

MARIE-EVE BOURASSA

# PARASITES

LIVRE 3

## L'araignée



LA BAGNOLE



MARIE-EVE BOURASSA

# PARASITES

LIVRE 3

## L'araignée

LA BAGNOLE



**20 juin 1997**

*Il paraît que Michel Plamondon va m'inviter au bal. C'est Karine Gallo qui me l'a dit. Elle est venue me trouver avant l'examen de maths, au gymnase, et m'a glissé ça à l'oreille, sur un ton à la fois amusé et mystérieux : « Devine qui veut t'accompagner au bal ?... »*

*Bon, c'est un peu bizarre, parce que ce n'est pas son bal, mais le mien. Et qu'on ne s'est jamais adressé la parole, Michel et moi. Mais j'ai bien remarqué comment il me regardait, samedi dernier, au pit. J'ai fait semblant de ne pas m'en rendre compte, j'ai continué à rire des blagues poches de Rich... mais, tout le long, je sentais les yeux de Michel Plamondon sur moi.*

*Ça faisait un bail qu'on n'avait pas revu les enfants prodiges en ville, pas depuis leur propre graduation, il y a deux ans. Deux ans que John et Michel ne nous*

avaient pas honorés de leur présence princière... C'est pas de moi ; c'est mon père qui les appelle comme ça : les p'tits princes. Et il dit toujours ça en grimaçant légèrement, comme si la seule évocation du fils Fraser et de son meilleur ami laissait un mauvais goût dans sa bouche. Depuis son licenciement de la mine, plus personne n'a le droit de prononcer le nom de Fraser dans la maison. En tout cas.

Après m'avoir lâché ça, Karine Gallo m'a fait un clin d'œil complice et est allée s'installer à sa place. J'ai eu vraiment de la difficulté à me concentrer sur mon exam et j'ai trouvé ça chien de sa part : me larguer une bombe juste avant un test du ministère... Évidemment, elle a fini bien avant moi. Quand ils ont donné le droit aux élèves qui avaient terminé de sortir, elle a traversé la pièce de son pas léger comme si de rien n'était, sans un regard pour moi. J'ai fait de mon mieux pour me dépêcher, mais quand j'ai eu fini, Miss Popularité n'était plus à l'école.

Peut-être qu'elle fait tout ça pour me niaiser, aussi. Ouin... plus j'y pense, plus je me dis que c'est son genre...

# SABOTAGE

**C**OURIR. NE JAMAIS M'ARRÊTER. La voix d'Ad-Rock me défonce les tympans. *Aaaaaaaah!!!!* Mes jambes veulent abdiquer, mes poumons sont en feu, mon cœur va exploser. Mais la fureur de ce cri me force à continuer. *Courir, encore, même si je n'ai plus de force.* J'ai l'impression que je vais crever; c'est une question de minutes, de secondes. Le corps va me lâcher, ici, maintenant. Qu'importe: tant que la guitare basse résonne, tant que ça gueule dans mes oreilles, mes pieds suivent le rythme, nourris par la rage. *Courir, toujours, comme si ma vie en dépendait.*

Il fait trop chaud. Le soleil est encore timide à cette heure, mais l'humidité s'est invitée à la fête et transforme la moindre respiration en

fardeau. L'orage d'hier soir n'a pas réussi à refroidir le fond de l'air. Il n'a fait qu'ajouter une couche de lourdeur sur l'ambiance générale et mouiller les rues de la ville. Malgré la violence de l'ondée, elles demeurent sales et jonchées de détritius : des cochonneries cachées par la neige, tout l'hiver, qu'on ne s'est pas donné la peine de ramasser à l'arrivée du printemps. Je tourne le coin de l'avenue des Érables. *Courir, jusqu'à la fin de la chanson. Courir... au moins jusqu'au prochain embranchement...*

Et là, ça va trop vite. Toute mon énergie est concentrée à survivre, si bien que je n'arrive pas à ralentir à temps et... *pan!* je bute violemment contre un grand gars tout habillé en noir. Nous nous affalons tous les deux sur le sol, chose que je comprends quand je rouvre enfin les yeux. La basse distorsionnée, le *drum* agressif continuent à jouer dans mes oreilles... *Listen all y'all, its a sabotage!* Je tourne la tête et l'aperçois. Il se redresse déjà et s'avance vers moi en me parlant, mais je n'entends rien de ce qu'il raconte. Je retire mes écouteurs.

— T'es-tu correcte ?

— Ça va...

— Ton genou...

Je saigne. Merde. Je plie, déplie la jambe. Grimace un peu. Il me tend la main, mais je me relève sans accepter son aide.

— C'était quoi, l'idée d'apparaître comme ça ?  
*Fuck...*

— Ben non, ben non, pas de trouble, excuse-toi pas. Moi non plus, j't'ai pas vue, réplique-t-il d'un ton sarcastique, souhaitant me culpabiliser. *Anyway*, ça fait pas mal. En tout cas, moins que la dernière fois que tu m'as rentré dedans.

Curieuse, je lève enfin les yeux sur mon interlocuteur. Un gars de mon école. Secondaire 5. Malik Quelque-Chose. Il me toise, mi-amusé, mi-frondeur. Faisant fi de la chaleur, il met la capuche de son *hoodie*. Je glousse. La fois à laquelle il fait allusion remonte à mars dernier, lorsque Joakim Leroy-Marchand avait donné une raclée mémorable à Zach Plamondon, dans la cour de l'Odyssée. Le Cro-magnon en chef avait ordonné à un de ses sbires de m'immobiliser. C'est ici que Malik Quelque-Chose entre en scène. En résumé, disons que son entreprise s'était soldée par une rencontre brutale entre mon coude et son arcade sourcilière. Le temps a passé : malheureusement, Malik ne garde plus la moindre trace de notre passion de jadis.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ?

— Rien, dis-je en grimaçant.

Merde... Je sens mon cœur battre dans mon genou, et le sang coule le long de mon tibia. Malik suit mon regard. Il s'approche encore de moi et, par instinct, je recule.

— Capote pas, je veux juste t'aider.

— J'suis correcte, merci.

— *C'mon*. Y a un banc drette là. On va au moins checker ça.

Il insiste, prétend que sa mère est médecin, mais je refuse tant et si bien qu'il finit par capituler en soupirant ostensiblement, l'air de trouver que je suis *du gros stock* – un des compliments doux dont me gratifie aussi mon père. Et comme il vient pour s'éloigner en me lançant un « arrange-toi donc avec tes troubles » rempli d'impatience, je le retiens.

— T'oublies quelque chose, Malik.

Il m'interroge du regard et, d'un geste, je lui montre la canne de peinture en aérosol qui, sous le choc, a roulé en bas du trottoir. Il affiche un sourire malicieux et se penche pour la ramasser. S'assurant que personne d'autre ne s'amène ni à droite ni à gauche, il la fourre dans la poche avant de son chandail. Puis, sans plus un regard pour moi, il s'éloigne en joggant, se dépêchant de mettre le plus d'espace possible entre nous.

Je me retourne vers l'allée d'où Malik sortait avec tant d'empressement, et m'y enfonce à mon tour. Il y fait sombre, et une odeur poignante, moississure et urine, y règne. Ça sent la peinture fraîche, aussi. Sans surprise, les murs sont déjà couverts d'innombrables graffitis, dont beaucoup de tags affreux et sans personnalité. Mais quelques dessins valent le détour. Comme celui-ci, où deux grands yeux jaunes et mesquins nous fixent. *La Guêpe te checke*, a-t-on pris le soin d'écrire au-dessus. Depuis l'incendie de la maison des Rivard, au printemps, j'ai l'impression de vivre dans une dystopie digne de 1984. *La Guêpe te voit. Stay Tuned...*

Ce n'est pas seulement cette ruelle : la ville est à présent envahie de dessins mettant en vedette notre bourdon en chef. Au début, on s'entêtait à les effacer, puis on a commencé à les recouvrir. Mais, devant l'abondance, les marchands, puis les autorités ont finalement déclaré forfait. Dorénavant, où qu'on se promène à Saint-François-de-l'Avenir, les murs nous rappellent que nous ne sommes pas seuls. La Guêpe est davantage qu'une entité virtuelle. Elle vit, et son bourdonnement assourdissant est en train de nous rendre fous. Elle est partout.

Le graffiti de Malik se trouve tout au fond. *No Future*. Est-ce que c'est le frelon qui l'a inspiré

ou Malik a lui-même trouvé les mots justes pour parler de notre état d'esprit collectif ? La peinture n'a pas encore eu le temps de sécher et j'étampe ma main dans la longue coulisse rouge qui tache la brique. Je laisse mes doigts glisser sur celle-ci, donnant à l'œuvre des allures de scène de crime.

Des voix s'approchent, et je sors de l'ombre. J'ai les jambes tremblantes et le genou en feu. Un groupe de cinq garçons s'avancent vers moi et, me voyant, ils hésitent. Je dois avoir toute une allure, avec mon mollet ensanglanté et ma main couverte de peinture. Ils sont plus jeunes, et j'en reconnais un : le demi-frère de Greg, Laurent. Je ne peux m'empêcher de sonner comme une vieille en pensant que le petit gars qui tripait sur Spiderman l'année dernière, quand je sortais avec son aîné, a bien grandi.

J'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles. Les garçons passent à côté de moi, prenant soin de me contourner en évitant mon regard.

Quand la voix de Johnny Rotten résonne, je recommence à courir, malgré la douleur. *Courir, encore*. Nourrie par la hargne des Sex Pistols. *We're the poison / In your human machine*, j'ai un look de fin du monde et mets au défi qui que ce soit de se placer à nouveau sur mon chemin. *When there is no future, how can there be sin?*

# VIVE LE FEU

**M**ON GENOU A DOUBLÉ de volume et je boite. *Sweet.* À l'idée de devoir cesser de courir pendant quelques jours, j'ai des envies de tuer, et toute ma rancune est dirigée vers Malik Quelque-Chose. Le pire, c'est que je n'aime même pas la course à pied. Seulement, après l'arrestation de Zach, et l'incendie, et le grand retour de la Guêpe – bref, quand tout s'est écroulé –, mes parents, Louis et Karine, ont été clairs : il fallait que je me sorte la tête de l'eau. Et comme je n'avais pas l'intention de raconter ma vie à une inconnue dans un bureau aux murs tapissés de diplômes, et que je ne pouvais surtout pas partager mes craintes en ce qui concernait mes parents et leur implication dans toute cette histoire, j'ai préféré le sport et les

endorphines à la psy et aux antidépresseurs. Mon prof de gym serait fier de moi, ce qui n'est pas le genre de pensées qui m'aide à me sentir mieux...

Chaque matin, pour me rendre à l'école, je repasse devant les ruines de la maison de Marianne Rivard. La charpente tient toujours, mais le toit a cédé et de la suie noire lèche le revêtement du bungalow, principalement autour des fenêtres qui, sous l'insistance des flammes, ont volé en éclats. La Ville doit passer le bulldozer sur ce triste spectacle, mais, pour une raison obscure, elle prend son temps. On a tout de même clôturé le terrain, espérant décourager les vandales et les curieux. C'était mal connaître les coquerelles qui sont toujours excitées par le défi que représentent les barricades. C'est d'ailleurs sur les bardeaux brûlés que les premiers graffitis ont vu le jour. Sur la façade, entre les deux fenêtres, une immense guêpe brandissant son dard monte la garde. Elle surveille les passants mieux encore que les policiers. Ironie du sort : l'artiste s'est inspiré d'un croquis réalisé par Antoine Rivard, une image qui avait hanté les pages de son propre cahier de dessins, avant son suicide. Son frère, Oli, avait voulu piéger l'insecte parasite en le singeant, mais il avait perdu au change. Perdu gros. Le message était clair : *You don't*

*fuck avec la Guêpe*, et je me le répétais ainsi tous les jours sur le chemin de l'école, comme un mantra. *Fuck pas avec la Guêpe, Billie.*

L'incendie a secoué tous les habitants de Saint-Frank-de-l'Avenir, pas seulement moi. Les adultes aussi ont commencé à s'inquiéter : qui avait bien pu faire ça à la pauvre Marianne Rivard, une femme déjà tellement éprouvée par le malheur ? La police a interrogé un gros paquet de monde, dont moi. Mais on s'est tous tus. Les autorités ont néanmoins fini par comprendre que la commotion était liée à un défi en ligne, et la page /r/odysseeroaches créée par Oli Rivard a été fermée presque aussitôt. Un coup d'épée dans l'eau, évidemment, parce que, tout de suite après, une nouvelle page Reddit a vu le jour, et des groupes privés apparaissent et se reproduisent aussi rapidement qu'une colonie de blattes ou de punaises de lit. Le Trou aurait besoin de tous les exterminateurs du pays pour se purger de sa vermine.

À l'école, on n'a pas lésiné avec cette affaire. Plus le droit d'utiliser son cellulaire sur le terrain de la polyvalente. Même l'accès au wifi a été bloqué. Les élèves ont bien sûr trouvé des moyens de contourner le règlement, et si en temps normal j'aurais probablement été la première à contrevenir

aux directives, j'ai pourtant embrassé ce mode de vie déconnecté sans me révolter. Si la chose plaît à mon père, elle agace profondément Steeven.

— Pour vrai, à quoi ça sert d'avoir un cell, si tu réponds jamais à tes textos ?

Il m'attend au coin de la rue et affiche un air faussement outré.

— Faut que t'arrêtes de faire comme si t'étais surpris.

— Je le suis pas non plus, bougonne-t-il en m'emboîtant le pas. J'suis tanné. Envoyer des textos à quelqu'un qui les lit pas, c'est comme parler dans le vide : c'est *fuckin'* insultant. Pis, t'sais, mettons qu'il y a une urgence ?

— Bon, qu'est-ce qui se passe ?

Il fait la moue, puis admet, embêté :

— Rien. J'voulais juste savoir si je t'attendais avant de rentrer.

Je lui offre un grand sourire.

— Vite comme ça, je dirais oui. Soulagé ?

— Très. Ah, pis... je voulais savoir si je pouvais me préparer chez vous, ce soir ? me demande-t-il, avant d'ajouter après une légère hésitation : pour le party.

— J'vais pas au party.

— *C'mon !*

— *No way, man.*

La direction ne s'est pas contentée d'interdire les téléphones cellulaires : craignant les débordements, elle a annulé toutes les activités de fin d'année, dont le bal des finissants. Ça n'allait sûrement pas arrêter les élèves, qui ont aussitôt décidé d'organiser un party clandestin. Si l'événement est théoriquement réservé aux secondaires 5, beaucoup de gens devraient se pointer à l'ancien terrain de balle, sur la Montagne. La rumeur veut que l'ombre d'un certain parasite y planera.

— Tout le monde va être là.

— Justement, rétorqué-je. *Anyway*, tu travailles vraiment trop fort pour essayer de me convaincre.

— Qu'est-ce que t'insinues, au juste ?

Mon ton est en effet rempli de sous-entendus. C'est que j'ai déjà reçu beaucoup trop d'invitations pour ce bal, souvent de la part de gens que je ne côtoie même pas. Billie Boisvert n'a jamais été Miss Popularité et il n'y a qu'une explication à ce soudain intérêt pour ma personne : la Guêpe les a mis au défi de le faire. Non seulement je n'ai aucune intention de célébrer la fin de l'année scolaire avec les autres Troudiens, mais je refuse catégoriquement de faire plaisir au frelon.

— Pour vrai, Steeven, pourquoi t’as tant besoin que je sois là ?

— J’ai pas *besoin* que tu sois là. J’ai envie que tu sois là. C’est pas pareil. Pis ç’a rien à voir avec la Guêpe, *by the way*.

Je crois que je l’ai insulté. Le pire, c’est que j’ai confiance en lui. En fait, Steeven est la seule personne en qui j’ai encore confiance. Ça, c’est surtout parce que j’ai réussi à fouiller dans son cellulaire un soir, alors qu’il était sous la douche. Si j’en suis fière ? Non. Mais, depuis quelques mois, j’ai l’impression de jouer dans un de ces films de science-fiction dont raffole mon père, et où l’envahisseur extraterrestre prend une forme humaine pour mieux leurrer sa proie. Impossible de savoir qui est infecté par le venin du parasite : tout le monde est un ennemi.

L’Odyssée se dresse devant nous. Dernière journée. Dernier exam. Et deux mois de liberté. Je devrais être heureuse. Pourtant...

\*

L’examen de maths a lieu dans le gymnase, transformé en salle de torture depuis le début des épreuves du ministère. À droite, tous les élèves

de quatrième secondaire sont réunis. Du côté gauche, on trouve ceux de cinquième. J'aperçois Joakim, au loin. Plutôt que de se concentrer sur son travail, il me fixe et m'envoie un baiser. J'ai envie de le sermonner : s'il échoue, il devra rester à l'Odyssée pour une année supplémentaire. Je ne m'en remettrais pas. Non loin de lui, je reconnais Malik, le garçon qui s'est déguisé en mur ce matin. Les mains croisées derrière la nuque, il a fermé les yeux et semble faire la sieste. Moi aussi, je me suis dépêchée de finir mon test et j'attends impatiemment que la grande aiguille me donne le droit de partir. *Cinq, quatre, trois, deux...*

Comme il est convenu, je récupère mon crayon et ma calculatrice, et j'abandonne ma copie sur mon pupitre. C'est Jade, la prof d'anglais, qui surveille notre groupe et elle m'interroge du regard. *Déjà?*... Avant de disparaître, je lance un dernier coup d'œil à mes compagnons de classe. Steven bâche toujours sur un numéro qui, à en juger par son front plissé, lui donne du fil à retordre. Kat, en élève modèle, révise ses réponses. Moi, j'ai mieux à faire...

Je sors du gymnase et, après m'être assurée que personne ne me suit, au lieu de me diriger vers mon casier, je m'enfonce dans le cœur de l'Odyssée.

Dans les corridors vides, mes pas résonnent aussi bruyamment que les bruits de bottes lors d'une parade militaire. Chaque fois qu'elles touchent au prélat beige, les semelles de mes Dr. Martens couinent comme des animaux à l'abattoir. Malgré ma claudication, j'avance à bon rythme. Je suis aux aguets ; chaque craquement ou écho de voix au loin me fait sursauter. Espérons que ça ne s'éternise pas...

Un cadenas empêche l'accès au sous-sol, mais je me pointe bien préparée. Je ne suis peut-être pas une première de classe comme Kat Gomez, mais j'ai fait mes recherches. Si, dans les films, forcer une serrure avec une épingle à cheveux ou un trombone semble aisé, j'ai dû reconnaître que rien n'était moins vrai. J'ai donc jeté mon dévolu sur un kit de crochetage trouvé en ligne. Une fois mes outils arrivés, je me suis équipée du même modèle de cadenas que celui-ci, et me suis entraînée dans le but très avoué de réussir la manœuvre le plus rapidement possible. Certes, j'aurais aussi pu me contenter de casser le boîtier avec une clé à molette. J'aurais ainsi gagné du temps et de l'argent. Mais cela aurait laissé des traces, et puis, à quoi bon le nier, j'aime bien jouer les grandes criminelles. Ne me manque que le masque et la combinaison

noire. Un *hoodie* comme Malik, tiens, et j'aurais l'air aussi louche que lui.

Personne en vue, j'attaque le cadenas, qui, compte tenu de ma nervosité, me donne plus de mal que prévu. Je prends une grande inspiration, tentant de calmer le tremblement de mes mains. La cage d'escalier se trouve derrière moi et j'entends quelqu'un descendre du deuxième. *Merde!!!* Il faut faire vite. Je ferme les yeux une fraction de seconde. *C'mon, Billie! serre les dents, allez, tu l'as fait des dizaines de fois dans ta chambre!* Les pas se rapprochent. *Clac, clac, clac...* Sans doute un professeur. *Clac, clac, clac...* Dans quelques secondes, on me surprend la main dans le sac. J'y vais pour un ultime essai, et... le cadenas cède. Je m'empresse de retirer la chaîne et me faufile prestement dans l'embrasure quand, de l'autre côté du corridor, la lourde porte s'ouvre dans un grand bruit métallique, un son si strident qu'il vibre jusqu'à l'intérieur de mon ventre. Je ne respire même plus... Les pas s'avancent. Puis stoppent. *Non, non, non...* Je pince les lèvres, me mords l'intérieur de la joue. Puis la sonnerie d'un téléphone retentit. Mon cœur s'arrête. Heureusement, il ne s'agit pas du mien...

— Allô! Oui... Non, non, je suis encore à l'école...

L'étrangère – je crois avoir reconnu la voix de la prof de sciences – s'éloigne en discutant – « Écoute, je passe à l'épicerie, et... » L'air recommence à entrer dans mes poumons. Je prends alors conscience de l'horrible odeur de renfermé. Elle me semble plus persistante que la dernière fois, comme si la bête immonde que j'imagine vivre dans l'ancre de l'Odyssée avait encore grandi. C'est une senteur âcre à un point tel qu'on arrive à la goûter. Elle se pose ainsi sur ma langue, s'infiltré dans ma bouche, dans mes poumons et infecte chacun de mes organes comme une maladie incurable. Tout mon être se raidit, il faut rebrousser chemin... mais j'ai quelque chose à récupérer ici et, comme l'école sera fermée tout l'été, je n'ai plus l'excuse de remettre cette expédition à plus tard. Mes pieds font mentir ma peur en descendant la première marche.

J'atterris dans l'ancienne cafétéria désaffectée, qui m'offre une fois de plus ce spectacle d'après l'apocalypse. Seules les lumières de sécurité éclairent la salle d'une teinte rougeâtre ; tout y est aussi déprimant que dans mes souvenirs. J'ai du mal à croire que, lorsqu'elle avait mon âge, ma mère venait dîner ici à midi. Que ce lieu a déjà entendu le son d'un éclat de rire. Que des

amoureux se sont tripotés, assis à ces mêmes tables crasseuses. J'avance jusqu'au corridor où des montages photo sont exposés sur des présentoirs. À la marque que j'ai laissée quelques mois plus tôt sur la vitre en essuyant la poussière, je reconnais tout de suite celui où le bal des finissants est à l'honneur. Le portrait de Karine en robe noire s'y trouve toujours. Après avoir vainement tenté de forcer l'armoire, je décide de briser le verre avec mon cellulaire. Ça fait un bruit d'enfer et j'espère ne pas avoir alerté quelqu'un. D'une façon ou d'une autre, il faut que je me dépêche avant qu'on ne remarque que la porte du sous-sol est ouverte. Ou pire : avant qu'on ne m'y enferme.

Je m'empare de la photo. Elle est belle, ma mère, mais semble un peu trop le savoir. Elle affiche en effet un air supérieur qui me déplaît, et si elle avait mon âge aujourd'hui, nous ne serions probablement pas des amies. Derrière l'image, rien qu'une date : 22 juin 1997. Je n'ai aucune idée de l'identité des deux filles à ses côtés.

Je soupçonne la Guêpe d'être passée avant moi, parce que quelques clichés ont récemment été enlevés, laissant sur le carton des rectangles plus pâles. Comme je m'apprête à rebrousser chemin, une autre photo attire mon attention. Sur celle-ci,

ce n'est pas Karine qui est en vedette, mais un couple d'inconnus qui semblent beaucoup trop heureux pour l'être véritablement. Derrière eux, cependant, je reconnais la robe de ma mère. C'est elle, oui, et le garçon à qui elle tient la main, ça ne peut être que John Fraser. S'y trouvent aussi Michel Plamondon et sa compagne. Je la prends.

\*

Dans mon casier pendouille à un cintre une robe rose, avec trop de tout : de taffetas, de crinoline, de mauvais goût et de vécu. Porter ce vêtement usé comme un professeur de l'Odyssée est certainement gage de malheur et de déception ; bref, c'est une robe de bal des plus honnêtes. Une note est épinglée au tissu : *T'avait di que t'avais rien à te mettre. T'a plus d'excuse.* Pas de signature, mais, à l'écriture digne d'un enfant de six ans et au nombre de fautes, je devine à qui je dois cette délicate attention : Joakim. Il faut saluer sa détermination.

Je termine de faire le ménage de mon casier. La plupart de mes cahiers ont directement pris le chemin du bac de recyclage, et mon sac à dos est pratiquement vide. Puisqu'il est hors de question que cette horreur, comme quoi que ce soit venant

de Joakim Leroy-Marchand, me suive jusque chez moi, je ramasse la robe, décidée à la mettre à la poubelle, mais celle-ci déborde déjà.

— Y a un conteneur à déchets devant l'école.

Je me retourne vers Jade. Ma professeure d'anglais me sourit, mais son regard est las. Il est comme ça depuis quelque temps. Je me sens en partie responsable de sa désillusion. Après la mort d'Antoine, Jade a été une des premières à se douter que quelque chose de néfaste avait cours et elle a voulu nous aider. Vraiment. Mais puisqu'il était impossible de tout lui confier, j'ai systématiquement fermé la porte à chacune de ses approches, pas toujours de la façon la plus douce... Le problème, c'est que, comme mes parents, comme Steeven, comme tout le monde, elle avait la fâcheuse habitude de prononcer le nom de Zach chaque fois qu'elle m'approchait, comme si l'héritier Plamondon était la raison qui expliquait la chute libre de mes résultats scolaires et mon humeur de chien. N'en pouvant plus qu'on me rappelle jour après jour que j'avais eu la faiblesse de tomber pour un gars du Trou, et, de surcroît, un des pires, j'ai opté pour la solution qui m'apparaissait la plus judicieuse : n'adresser la parole à Jade qu'en cas d'extrême nécessité, c'est-à-dire jamais.

La robe en main, je m'apprête à sortir, mais...

— Bonnes vacances, Billie.

J'hésite. Puis lui offre à mon tour un timide « à toi aussi » .

Et comme je m'élançe, elle m'interpelle une nouvelle fois :

— On se reverra pas en septembre. J'ai accepté un contrat dans une autre école.

Je stoppe net. Super, maintenant je me sens à la fois coupable et trahie. J'ai l'impression qu'on m'abandonne. Je sais bien que c'est paradoxal, que c'est moi qui ai repoussé Jade, mais ça me fait le même effet que lorsque ma mère nous a annoncé qu'elle déménageait à Sherbrooke... sans moi, ni mon père. J'ai envie de gueuler. Tout ce qui sort de ma bouche, c'est :

— Tu fais bien. Personne devrait avoir à vivre ici...

Jade secoue la tête, désolée, et souffle :

— Fais attention à toi, Billie, OK ?

Je me serais attendue à mieux. Aussi, je glousse et, me sentant devenir émotive, je me retourne promptement, prête à disparaître pour les deux prochains mois.

Une fois dehors, je balance la robe de bal dans le conteneur à déchets, où se trouvent des centaines

de feuilles, des copies d'examens, des cahiers de notes... Une année entière à la poubelle. Ça m'envahit rapidement : cette soudaine envie de foutre le feu à mon tour. Que ça crame, tout ça. Qui sait, quand il ne restera que des cendres, peut-être pourra-t-on recommencer à faire semblant de vivre. Ça, c'est si on est assez chanceux pour survivre au sinistre...

Je regarde autour de moi et emprunte le briquet d'un élève qui fume, non loin. Le tissu synthétique de la robe s'embrace aussitôt. Comme folles, les flammes s'emparent du vêtement, le lèchent, le grignotent. Gourmand, le feu se jette ensuite sur les papiers épars et, à l'image de ma hargne, il gagne en vigueur. Le gars à la cigarette pousse un long hurlement, un loup un soir de pleine lune. Moi, je n'arrive pas à détacher les yeux du brasier. J'entends l'attroupement qui se forme derrière. On applaudit, on rit, on m'encourage. J'imagine qu'on me filme, mais je m'en balance. Je remarque que le concierge de l'école est sorti ; il s'approche de moi en beuglant. De loin, la voix de Jade me parvient elle aussi – « Qu'est-ce qui t'a pris ? » –, et je visse mes écouteurs dans mes oreilles.

La boîte à rythmes des Bérus résonne sur mes tympanes et couvre aussi bien les acclamations, les

crépitements des flammes que les indignations de Jade et du concierge. La musique est trop forte, ça me blesse, mais je monte tout de même le volume d'un cran quand Fanfan se met à chanter. *Une armée de gamins qui brûle les magasins / Trois millions de lycéens carbonisent leurs bouquins...* Je regarde Jade et le concierge une dernière fois, et tourne le dos à tout ça. *Vive le feu, vive les fous!*



*L'ultime joute est commencée. Ce que la Guêpe nous sert ici n'est pas un avertissement, mais une promesse : il y aura du sang.*

La Guêpe est de retour, plus cruelle que jamais. Et malgré ses réticences, Billie n'aura d'autre choix que d'affronter l'insecte qui sévit sur les réseaux sociaux, avant que tout le village ne soit à feu et à sang. Car les défis lancés atteignent maintenant un niveau de dangerosité inégalé. Le temps est venu de découvrir ce que veut le frelon, et les origines corrompues de sa furie.

Ultime tome de la trilogie, *L'araignée* rattache tous les fils de ce thriller noir inspiré du Momo Challenge.

**MARIE-EVE BOURASSA** paye son loyer en écrivant pour la télévision, et elle adore ça. Elle a reçu le prix Arthur-Ellis 2017 du meilleur roman policier canadien en français ainsi que le prix Jacques-Mayer 2016 de la Société du roman policier de Saint-Pacôme pour *Adieu, Mignonne*, premier tome de la trilogie *Red Light*. *Parasites* est la première série qu'elle écrit pour les ados.

